

WALJAT
VALLAUD-
BELKACEM

“
JE NE
POUVAIS
PLUS
GARDER
MON
HISTOIRE
POUR
MOI
”



PORTRAIT

DE SON ENFANCE DANS LE RIF MAROCAIN JUSQU'ÀUX COULOIRS DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION, LA MINISTRE, SOUVENT CRITIQUÉE, A CHOISI DE REVENIR SUR SON PARCOURS DANS UN OUVRAGE INTIMISTE.

PAR PASCALE NIVELLE

Ce n'est pas vraiment un souvenir, plutôt un « flash » qui claque à l'improviste dans son bureau de la rue de Grenelle ou à l'Élysée. Des images furtives, le blanc aveuglant d'un mur, un horizon de montagnes brouillé par la chaleur, des sons lointains, bruit de la poulie d'un puits ou cris de femmes en berbère. Dans ces moments-là, le passé s'invite sans prévenir et la ministre est transportée en 1980 : Najat, à 3 ou 4 ans, en train de jouer avec des poules dans le Rif. À Beni Chiker, le village où elle est née, dans une ferme sans eau ni électricité, loin de l'école, loin de la vie. Les voitures y étaient aussi rares que les hommes, partis travailler dans les usines en France. Quand ils rentraient l'été, chargés de jouets, de revues, ils racontaient un pays magique où les pommes de terre étaient géantes, les femmes élégantes, les bâtiments magnifiques. Najat Belkacem a quitté Beni Chiker à 4 ans, avant l'âge des vrais souvenirs : « Parfois, je me dis que je pourrais y être encore, peut-être déjà grand-mère comme mes cousines. C'est quelque chose qui rend très modeste. Au-delà du mérite, il y a toujours une part de chance dans un parcours. Ça tient à pas grand-chose. » L'été dernier, quelques mois avant son départ probable du ministère de l'Éducation nationale, Najat Vallaud-Belkacem a rompu un étrange pacte conclu avec elle-même depuis toujours. Ne jamais raconter cette histoire. Que viendrait faire Beni Chiker dans les ministères ? Ce passé, non pas unique mais si singulier dans son milieu, elle s'était promis de le garder secret. Mais après l'attentat de Nice, après qu'une femme musulmane en deuil s'est fait insulter sur la promenade des Anglais, Najat Vallaud-Belkacem a commencé un récit à la première personne. « Je ne pouvais plus garder ma petite histoire pour moi. C'est une histoire française, collective, démocratique, républicaine, politique... » S'en emparer publiquement, la publier, c'était aussi reprendre ce récit aux journalistes, aux biographes, à Wikipédia, et rayer

les préjugés écrits en son nom sur l'immigration, l'islam ou les cités. « J'ai eu besoin d'en parler pour incarner mes convictions », dit-elle. Il a fallu plusieurs versions, beaucoup de nuits blanches. « Elle a eu du mal à lâcher le manuscrit », explique-t-on chez son éditeur Grasset. « Cela n'a pas été simple à écrire. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs, très peu de photos, raconte Najat Vallaud-Belkacem. Si je m'étais écoutée, j'aurais fait seulement un essai politique, un de plus. Je me suis forcée à l'incarner par mon parcours, pour le rendre différent. »

Ses premiers lecteurs ont été ses jumeaux aux prénoms royaux, Louis et Nour, 9 ans. Elle leur a très peu raconté l'histoire de Najat la petite Marocaine, ne les a jamais emmenés à Beni Chiker. Pas davantage que son mari, Boris Vallaud, brillant énarque et longtemps conseiller de François Hollande à l'Élysée. « Nous irons quand j'aurai moins de responsabilités », promet-elle. Ce ne sera pas au printemps prochain, rempli par le calendrier électoral. Dans la famille Vallaud-Belkacem, monsieur est en effet investi aux législatives dans les Landes, dans la circonscription d'Henri Emmanuelli. Madame tentera sa chance à Villeurbanne dans le Rhône, où a débuté sa carrière. Beaucoup de voyages, beaucoup de séparations en perspective : « Dans les couples de personnes engagées, c'est la loi, dit la ministre. Je ne me sentais pas de refuser à Boris cette opportunité. » Pour les enfants, Beni Chiker pourrait rester un mirage, et l'histoire de leur mère un conte de fées qui se termine bien. Parfois, Nour se moque gentiment d'elle, mimant un enfant tirant un seau d'eau trop lourd : « Moi quand j'étais petite, j'avais pas d'argent, personne s'intéressait à moi », et Najat Vallaud-Belkacem rit de bon cœur, consciente de l'immense décalage générationnel : « Je suis née il y a deux cents ans », écrit-elle. Nour et Louis avaient 4 ans quand leur mère est apparue dans la lumière, porte-parole de François Hollande pendant sa campagne. Ils n'ont connu que la ministre, qui fait plus souvent que d'autres la une des magazines. Un jour, Louis, tombé par hasard sur un numéro de « Valeurs actuelles », lui a demandé : « Maman, pourquoi tu élèves les enfants dans la haine de la France ? » Najat Vallaud-Belkacem, ne sachant quoi répondre, lui dit : « C'est pour rire. » Dans un salon du ministère désert, ce vendredi soir de février, elle découvre son petit livre, le saisit, l'ouvre, le retourne avec une joie d'enfant et un peu de crainte : « Incroyable... trop drôle de voir ça ! » Le titre ? « La vie a plus d'imagination que toi », une phrase de sa mère, qui a élevé sept enfants et n'a parlé français qu'à 50 ans. Le récit file d'une traite, de Beni Chiker à la cité d'Amiens en passant par d'interminables détours bureaucratiques. « Je suis l'enfant du regroupement familial », sourit-elle. « Une Française de papier », comme a dit ○ ○ ○

JEAN-FRANÇOIS ROBERT



La jeune Najat : du Maroc à une cité d'Amiens puis à Sciences-Po Paris.



PORTRAIT

NAJAT VALLAUD-BELKACEM

○ ○ ○ Marion Maréchal-Le Pen dans une vidéo vue 4 millions de fois sur YouTube. La veille de notre rencontre, la ministre était justement sur le plateau de France 2 face à Marine Le Pen, qui voudrait supprimer le regroupement familial, pour « couper ce robinet de l'immigration ». Najat Vallaud-Belkacem, d'ordinaire mesurée, était méconnaissable, un vrai pitbull. Education, égalité, elle ne lâchait rien et surtout pas la parole. « Il est impossible de débattre avec Marine Le Pen, alors j'ai forcé ma nature et j'ai fait comme elle. » La candidate du Front national l'a appelée « Nadjat », comme tous ceux, depuis toujours, qui veulent lui faire sentir sa différence. « Nadjat, cela écarte, chasse, moque... Combien de fois m'a-t-on jeté ce prénom au visage ? » écrit la ministre dans son livre.

Dans sa cité d'Amiens, ceinturée par une « frontière invisible », à l'écart de la vraie ville, Najat Belkacem était comme tout le monde. Petite fille sage et mal habillée, en vase clos avec sa mère et ses sœurs, comme les femmes de Beni Chiker. À 12 ans, elle avait lu la totalité des livres du bibliobus qui tournait dans le quartier. « À la maison, il n'y avait pas la télévision, on parlait berbère, on faisait le ramadan, on travaillait dur et on rasait les murs. » « Ne faites pas de vagues, on doit être une famille respectable », disait le père, ouvrier dans le bâtiment. Il a économisé longtemps, avant de pouvoir emmener ses enfants au Maroc. De mornes vacances pour Najat, 13 ans, qui se rêvait journaliste ou romancière dans une grande maison au bord de la mer. « Les journées s'étiraient, je n'attendais que de rentrer en France », écrit-elle. À l'époque, comme sa sœur aînée, qui deviendra avocate, elle « vise haut », plus haut qu'Amiens, plus haut que le Nord.

À 18 ans, elle reçoit par la poste sa lettre d'admission à Sciences-Po, à Paris. Najat Vallaud-Belkacem raconte son premier dimanche soir seule, la veille de la rentrée. Ses parents, ses frères et sœurs, qui l'ont accompagnée, viennent de repartir pour Amiens. « Je me vois, les yeux noirs, avec une frange, j'ai un chemisier simple et assez strict, un jean. Je m'appelle Najat, je suis élève demain à Sciences-Po. J'ai 20 ans. Et pour la première fois de ma vie je vais sortir le soir, tard, seule.



La ministre des Droits des femmes et porte-parole du gouvernement, devant le palais de l'Élysée, en juin 2012.

“

PARFOIS,
JE ME DIS QUE
JE POURRAIS
ÊTRE ENCORE
AU MAROC,
PEUT-ÊTRE DÉJÀ
GRAND-MÈRE
COMME
MES COUSINES.
ÇA REND
TRÈS MODESTE.

”

NAJAT VALLAUD-BELKACEM



En juin 2014, dans son bureau de ministre des Droits des femmes.

C'est ce que j'ai fait... et je me suis retrouvée à Bastille, perdue, heureuse, me demandant comment rentrer. Je ne me vante pas de mon innocence, chacun a une première fois. Plus tard, je suis allée en boîte de nuit, enfin, et j'ai dansé. Mon premier Paris, un dimanche soir... Cette sortie dans les rues tièdes, calmes, excitantes, longtemps je n'ai pu raconter. Je redoutais qu'on ne se moque de moi. » Najat Vallaud-Belkacem va découvrir la liberté de se promener seule dans les rues, se passionner pour la politique et se marier avec Boris Vallaud, fils de bonne famille et « Français de France », comme dira sa mère. En 2002, l'échec de Lionel Jospin au premier tour de la présidentielle et le risque d'une élection du Front national la décident à prendre sa carte au PS. La suite est un chemin de montagne, long et dur jusqu'au sommet. Se faire recruter dans le cabinet du maire de Lyon, être remarquée au parti, se faire élire, se retrouver dans la botte des ministrables en 2012, faire voter une loi qui porte son nom pendant son passage au ministère des Droits des femmes, remplacer l'éléphant Vincent Peillon à l'Éducation nationale... « À 39 ans, j'éprouve encore le complexe de l'imposteur, sentiment de beaucoup de femmes, j'imagine, confie Najat Vallaud-Belkacem. Mais j'ai appris avec l'âge : dans ce système, qui donne la prime à ceux qui sont sûrs d'eux, c'est à nous d'imposer nos valeurs, sans attendre d'être reconnues. » Son deuxième conseil aux femmes : « Les filles, mettez-vous à la boxe ! Ça défoule ! » Dans l'escalier d'honneur du somptueux bâtiment de la rue de Grenelle, sont alignées les photos de ses prédécesseurs depuis deux siècles, comme autant de gardiens du temple. Tous des hommes. Au printemps, Najat Vallaud-Belkacem, première femme et première immigrée du lot, rejoindra la galerie. Sa maman ne s'était pas trompée, la vie a beaucoup d'imagination. ■

« LA VIE A PLUS D'IMAGINATION QUE TOI », de Najat Vallaud-Belkacem (éd. Grasset). En librairie le 1^{er} mars.